

Extrait de :

Les traces de la Nouvelle-France : au Québec et en Poitou-Charentes

Hors collection, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

Chapitre 2 : Populations et lieux mémoriels
Jean-Yves Pintal, « Les lieux des autochtones », p. 54-57.



▲ Jean-Baptiste Franquelin, «Vue de Québec», 1699 [détail]

© Bibliothèque et Archives Canada, Collection Coverdale, acquisition 1970-188-2323, C-040964

Pour accompagner sa description de Québec, l'auteur propose une représentation idéalisée de la famille amérindienne.

LES LIEUX DES AUTOCHTONES

Par Jean-Yves Pintal

Nombre de livres d'histoire consacrés à la Nouvelle-France s'ouvrent sur les récits d'Européens ayant parcouru les rivages du nord-est américain. Le monde amérindien, lorsqu'il y apparaît, demeure fragmentaire, ne se révélant ici et là qu'au gré des rencontres que ces pêcheurs ou explorateurs ont bien voulu rapporter.

Derrière ces quelques notes, souvent trop peu bavardes, se cache un univers culturel complexe dont l'ancienneté est ponctuée de lentes évolutions, de changements brusques, de réorientations idéologiques, de régionalismes marqués, etc. Bref, de tout ce qui, de tout temps, a façonné l'histoire de l'humanité¹.

Les origines

À quand remonte le peuplement de l'Amérique? 15 000, 25 000 ou 40 000 ans? Les archéologues ne s'entendent pas sur ce sujet. Les dates les plus anciennes ne sont pas sans faiblesses, les contextes de découverte restent douteux ou encore ils ne livrent que peu d'artefacts témoignant d'une présence humaine indubitable. Si la possibilité d'un peuplement initial aussi précoce demeure sujet de controverse, la plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que des Amérindiens vivaient dans le nord-ouest de

l'Amérique il y a environ 15 000 ans. Quelques millénaires plus tard, ils occuperont pratiquement tout le continent américain, sauf une frange au nord.

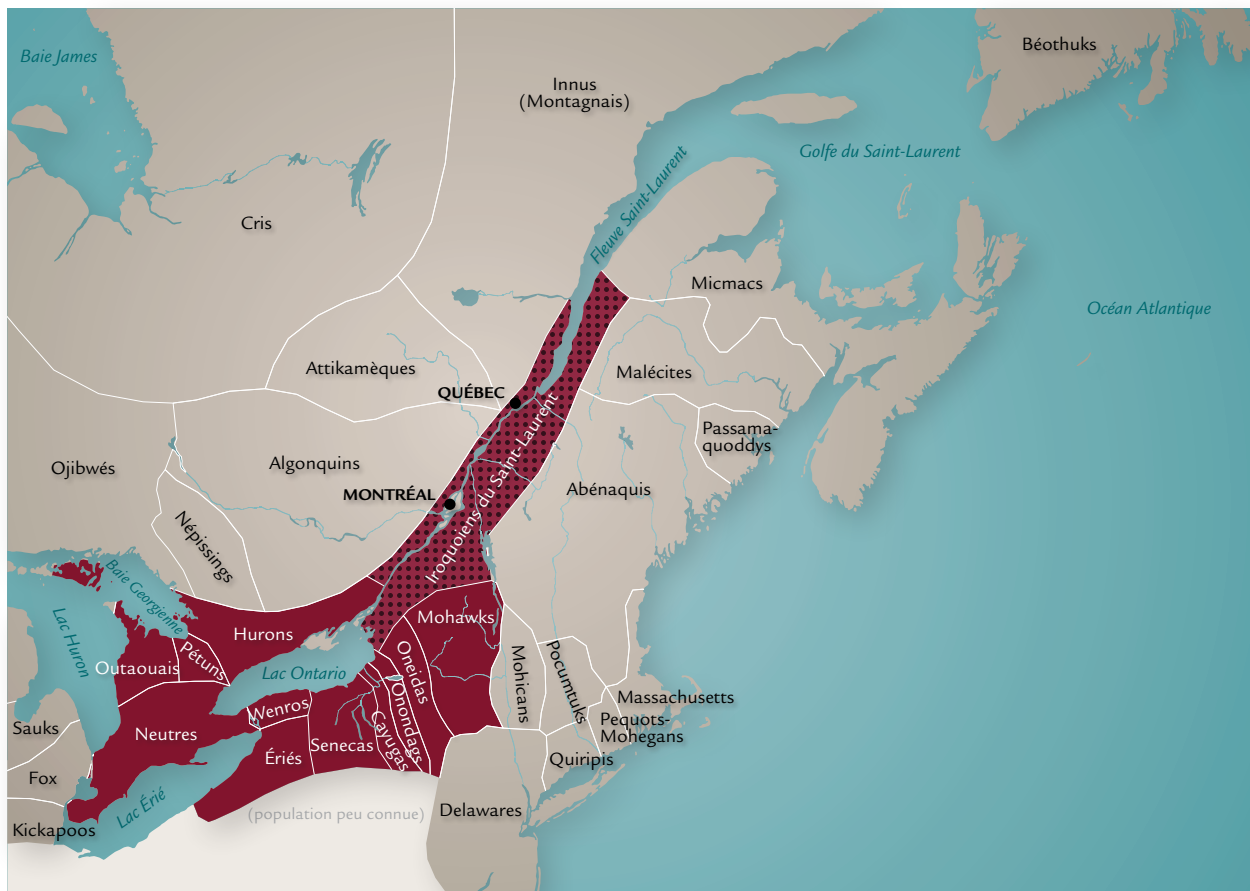
En effet, à cette époque, une grande partie du territoire de ce qui deviendra ultérieurement la Nouvelle-France est encore recouverte par une imposante masse glaciaire. Le climat se réchauffant sans cesse, la fonte s'accélère, libérant de nouvelles contrées que les Amérindiens habitent progressivement. C'est ainsi qu'on les retrouve dans l'est de l'Amérique vers 11 000 avant aujourd'hui (AA) et qu'ils colonisent la portion sud du Québec il y a environ 10 000 ans.

L'uniformité matérielle apparente des premiers millénaires fera graduellement place à de nettes variations régionales dès 9 000 ans AA. La mobilité spatiale est alors plus restreinte qu'auparavant, mais surtout plus rattachée à un territoire, à un écosystème. N'empêche, les vestiges

▼ Œuvre en bronze de Louis-Philippe Hébert, la Famille d'Abénaquis, connue également sous le nom de Halte dans la forêt, est dédiée à la famille amérindienne. L'artiste y dépeint l'Amérindien en lien étroit avec son environnement. Présentée à l'Exposition universelle de Paris en 1889, elle mérite au sculpteur la troisième médaille d'honneur, une première pour un artiste canadien. Le chef d'œuvre est installé en 1890 devant la porte d'entrée principale de l'hôtel du Parlement à Québec, alors que débute le programme de décoration commémorative de sa façade.

© Émilie Lapierre Pintal / CIEQ, 2007





Nations amérindiennes

- Algonquiens
- Iroquoiens
- Iroquoiens en résorption au XVI^e siècle

▲ Au XVI^e siècle, les nations de culture algonquienne occupent la plus grande partie du continent. Les nations iroquoiennes qui peuplent les basses terres du Saint-Laurent à l'époque de Jacques Cartier auront disparu à l'arrivée de Champlain.

© CIEQ, réalisation : Philippe Desaulniers, 2007, adapté de L. Sauvé, 1989

archéologiques témoignent sans conteste que des gens, des matériaux et des idées circulent sur plusieurs centaines de kilomètres, prélude au développement d'aires d'interactions culturelles qui n'iront qu'en se déployant et en se complexifiant au fil des siècles.

Le Québec participe de ce mouvement. Toutefois, des masses de glace ont perduré au Subarctique jusque vers 6000 ans AA, y limitant toute présence humaine. Ce sera la dernière région à être peuplée, les Amérindiens n'occupant le plateau central de Caniapiscou que depuis 4000 ans. À peu près à la même période, les Paléoesquimaux font leur entrée dans le Grand Nord québécois.

À partir de cette période, les données archéologiques indiquent un bouleversement dans l'univers des Amérindiens. Là où s'exprimait une certaine continuité occupationnelle depuis des millénaires surgissent alors de nouveaux matériaux et outils,

des pratiques jusque-là inédites ; des populations et des idées se déplacent, des centres culturels s'estompent au profit d'autres en émergence. En même temps, il devient évident que certains biens et lieux sont exploités plus intensément sur des territoires de fréquentation toujours en redéfinition. Au début de l'ère chrétienne, on assiste à une autre modification des rapports avec les milieux habités. Les Amérindiens sont toujours chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, mais quelques lieux témoignent d'une exploitation soutenue de ressources particulièrement abondantes, le phoque à l'est, le poisson au sud-ouest, le caribou au nord. Certains campements apparaissent plus imposants, ce qui suggère que l'on y passe plus de temps et en compagnie plus nombreuse. Des groupes utilisent alors leur territoire un peu à la manière des Premières Nations rencontrées par les Européens lors de leur arrivée en terre d'Amérique.

Pêcheurs et explorateurs européens ne pouvaient deviner que derrière les rivages qu'ils longeaient à la fin du xv^e siècle s'étendaient un univers constitué de collectivités en expansion, reliées par de vastes réseaux de communication, un monde nommé, parcouru d'histoire, un paysage humain. Cet univers social est partagé en grandes aires culturelles (ou anthropologiques) ; sur la majeure partie du territoire qui deviendra la Nouvelle-France, ce sont les Inuits au nord-est, les nations algonquiennes au centre et à l'ouest, l'Iroquoisie au sud. À chacune de ces aires correspond un écosystème à l'intérieur duquel les modes de vie se ressemblent ; on y privilégie certaines stratégies de subsistance, des pratiques architecturales, des circuits d'échanges, etc. Il ne faut pas y voir pour autant des blocs monolithiques, bien au contraire. D'une part, une certaine diversité linguistique peut y régner et, d'autre part, les adap-



◀ En 1535-1536, Jacques Cartier visite les villages iroquoiens de Stadaconé (Québec), où il passe l'hiver, et Hochelaga (Montréal). Le site d'hivernement sur la rivière Saint-Charles n'a pu être localisé avec précision, mais il fait fort probablement partie du Lieu historique national Cartier-Brébeuf, créé en 1972 (ci-dessus). Deux monuments témoignent des préoccupations changeantes de la société : le Monument Cartier-Brébeuf (à droite), dévoilé en 1889, rappelle la présence de Cartier puis des pères jésuites ; tout à côté, le monument « La rencontre de deux cultures » (ci-contre), dévoilé en 1987 avec une plaque soulignant l'importance historique du chef iroquoien Donnacona, laisse entrevoir, par sa mise en perspective, comment les regards d'un Européen et d'un Amérindien pouvaient se croiser au XVI^e siècle.

© Peter Gagné / CIEQ, 2003, Q03-38 et Q03-84

tations locales y sont nombreuses, preuves de la présence de groupes distincts. Tout au plus remarque-t-on que certains biens et informations semblent mieux circuler à l'intérieur de l'un ou l'autre de ces vastes univers, sans qu'ils soient mutuellement exclusifs ni statiques. Il est considéré qu'à partir de l'an mil de notre ère, les limites des principales aires culturelles, telles qu'on pourra les identifier aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, sont définies. Ce sont les peuples vivant le long de la côte atlantique qui, les premiers, entreront en contact avec les Européens.

Les Inuits

Il en va ainsi des Inuits du Labrador. Prenant la place des populations paléoesquimaudes antérieures, ils sont nouvellement arrivés dans le nord de cette région. Ils s'établissent rapidement le long de ce littoral marin, habitués qu'ils sont à chasser les baleines et le phoque. Ils aménagent de petits villages composés, selon les saisons, d'igloos, de maisons de tourbe ou de tentes. Leur territoire de fréquentation s'étend de la pointe nord du Labrador jusqu'à Port-au-

Choix, à Terre-Neuve. Les données démographiques sont rares, mais on peut penser que de 1 000 à 2 000 individus occupaient cette région d'une superficie à peine moindre que celle de la Belgique. Tout porte à croire que cette société était en expansion vers l'an 1500 et que l'arrivée des Européens dans le détroit de Belle-Isle ne fit qu'accélérer leur venue, désireux qu'ils étaient de profiter des nouvelles possibilités d'échanges.

Il importe de rappeler ici que les Inuits connaissaient la culture matérielle européenne puisqu'ils rencontraient occasionnellement les Scandinaves du Groenland, lesquels fréquentaient par moments la côte labradorienne, ayant même aménagé temporairement un village à Terre-Neuve vers l'an mil de notre ère. Les relations des Inuits avec les pêcheurs apparaissent avoir été tendues. Plus tard au xviii^e siècle, les concessionnaires français du Labrador, de Terre-Neuve et de la côte nord du Saint-Laurent se plaignaient régulièrement de leurs attaques et de leurs pillages. Vers 1700, les mœurs des Inuit se transforment ; ils délaissent la chasse à la baleine pour se concentrer davantage sur celle du phoque,

peut-être à la suite d'un changement climatique ou d'une surexploitation de la baleine par les Européens. Quoi qu'il en soit, les 200 premières années de contact n'ont que peu altéré leur mode de vie. Les rapports entre Inuits et Français ont par ailleurs eu peu d'influence sur le paysage actuel : aujourd'hui, hormis les traces archivistiques et archéologiques enfouies, rien n'en témoigne.

Les Algonquiens

Probablement dès la fin du xv^e siècle, explorateurs, commerçants et pêcheurs côtoyaient les peuples algonquiens de la côte, comme les Innus (Montagnais), les Béothuks, les Micmacs, les Malécites, les Abénaquis et, plus tard, les Cris. Depuis des générations, ces communautés exploitaient le littoral marin de manière plus ou moins intensive. Dans quelques cas, comme pour les Béothuks de Terre-Neuve, la dépendance à cet environnement était telle qu'une semi-sédentarité s'était développée autour de campements composés de plusieurs tentes recouvertes d'écorces ou de peaux, chacune accueillant quelques familles. Plus



▲ Frederick H. Holloway, « Le village de la Jeune-Lorette, près de Québec », vers 1845
© Bibliothèque et Archives Canada
acquisition 1960-110-11, reproduction C-011010

Installée près des chutes Kabir-Kouba, sur la rivière Saint-Charles, l'église de la mission originelle. L'uniformité dans l'orientation des édifices témoigne d'un désir d'unité du paysage.

au nord, comme pour certaines bandes d'Innus et de Cris, à la fréquentation du littoral s'ajoute une utilisation de l'arrière-pays rapproché durant la saison froide. Ce mode d'usage du territoire prévalait aussi parmi certaines nations plus méridionales, comme les Micmacs, les Malécites et les Abénaquis. Ces derniers, habitant des régions plus chaudes, pouvaient également cultiver la terre à l'occasion. Les embouchures de rivière ou autres lieux riches en

ressources constituaient souvent des points de rencontre, où se retrouvaient non seulement les membres d'un même groupe, mais aussi ceux de communautés affiliées. Ces lieux se transformaient souvent en un carrefour d'échanges de biens et d'informations.

Plus au sud, les peuples algonquiens qui habitaient la côte est américaine étaient sédentaires, leur économie reposant sur l'agriculture, la chasse, la pêche et le commerce. Une grande

partie de la culture matérielle européenne qui circulait dans le nord-est américain au cours du XVI^e siècle passe par cette région ou par le détroit de Belle-Isle.

Dans la plupart des cas, ces groupes fréquentant davantage le bord de mer étaient en contact avec d'autres vivant eux surtout à l'intérieur des terres. Pour ces derniers, la chasse, la pêche et la trappe assuraient la subsistance. Comme pour les peuples du littoral, des campements témoignent d'une



◀ Établis dans la région de Québec à partir de 1650, les Hurons-Wendats s'installent finalement à Wendake en 1697. L'église de la mission Notre-Dame-de-Lorette est construite en 1730 sur le modèle de celle de Santa Casa de Lorette en Italie. Incendiée en 1862, elle est reconstruite en 1865-1866 sur les murs de l'ancienne chapelle. Superbement décorée et dotée d'une riche collection d'objets liturgiques, l'église a été classée monument historique en 1957 et lieu historique national en 1981. Le site comprend également le cimetière et un calvaire.

© Pierre Lahoud, MCCC, 2004, Q03-290